

Nous continuons à publier les extraits des lettres de Rome qui nous sont communiquées :

Samedi, 19 octobre.

Attaque et prise de Nérola par la colonne Charette. Après un combat de quelques heures, les troupes pontificales entrèrent dans la ville et dans le fort, faisant 150 prisonniers. Charette allait au galop de son cheval à la tête de la colonne, quand arrive une décharge qui tue son cheval sous lui. Comme il n'y avait plus de vivres, on mangea le cheval. (D'ici date l'institution de l'hippophagie en Italie.)

Dimanche, 20 octobre.

Combat à Farnèse contre 200 Garibaldiens. Un lieutenant de zouaves tué, un caporal très grièvement blessé. Un grand nombre de Garibaldiens morts ou blessés. Ce jour-là j'étais de garde avec 6 hommes à la prison St-Michel, la prison d'Etat; nous nous attendions à un engagement contre les révolutionnaires, mais ce n'était pas pour le dimanche.

Lundi 21 octobre.

Rien d'important. Un chevalier romain nous recontra m'avisant que la révolution commencerait cette nuit; il se trouva d'un jour comme vous allez le voir :

Mardi 22 octobre.

A quatre heures, le Pape parcourait la ville en voiture, escorté simplement par quelques gardes nobles. Depuis quelques jours, et surtout ce soir là, il y avait dans les rues une affluence de monde tellement grande qu'on pouvait s'apercevoir facilement que l'émeute allait commencer. A six heures, Rome était en pleine révolution; quand je dis Rome, je parle des révolutionnaires et non pas des Romains eux-mêmes, qui sont fort tranquilles. Cette scène devait commencer par une bombe tirée près de la place Colonna, où se trouvent les bureaux de la place, le cercle des officiers et le grand centre de la ville. A cinq heures, les cris : *Aux armes ! aux armes !* avaient retenti dans notre caserne de Serristori, située non loin de la place Colonna sur laquelle nous nous rendimes. Tous les abords de la place étaient occupés par des piquets de gendarmes à cheval, des sentinelles, des dragons, etc., pour empêcher la circulation. En face de la place, se trouve le palais du prince Piombino, un des chefs de la révolution; pendant cinq ou six heures, tout le pâté de maisons où se trouve le palais, fut entouré de troupes avec ordre de ne laisser sortir personne, et le palais fut fouillé du haut au bas par les gendarmes; on y soupçonnait Garibaldi ou Menotti, et le colonel de gendarmerie est encore persuadé aujourd'hui que Garibaldi s'y trouvait. Toutes les portes que l'on n'ouvrait pas, on les enfonçait; enfin, on ne trouva rien; le prince Piombino avait eu bien soin de ne pas y rester. Notre compagnie était sur la place Colonna, dans le cas où on serait venu l'attaquer, ou pour prêter main forte dans les environs et faire des patrouilles. A sept heures, le colonel et le commandant de mon bataillon demandèrent 6 hommes pour les conduire à la caserne Serristori (près St-Pierre). Je partis avec ma petite brigade. Les habitants se barricadaient. On croyait qu'on était à la veille de grandes choses. Quel triste aspect, mon Dieu ! qu'une ville en révolution ! Comment vous raconterais je mes sentiments en traversant ces rues désertes, sous un ciel sombre, devant ces maisons fermées, fouillant tous les passants que nous recontraions dans la ville. Mais on n'avait guère le temps de se livrer à ces tristes réflexions, nous avions à exercer une surveillance très-active dans les rues. Un peu avant d'arriver au fort St-Angelo, une forte détonation se fit entendre, nous crûmes que le canon du fort donnait l'alarme. Comme nous y devions passer, le colonel demanda ce qu'il y avait de nouveau : rien ici, lui répondit-on. Nous nous dirigeâmes alors vers la caserne Serristori;

lait à Granville, et, peu de jours après, Madeleine la pêcheuse de coques rentra au Mont-Saint-Michel pour reprendre possession de la maison d'Anselme le pêcheur, et recommencer son premier état.

A tous ceux qui essayaient de la plaindre et de la consoler elle répondait :

— Dieu l'a voulu !

Et elle s'enfuyait en pleurant.

Un jour dans les mornes de Saint-Jean le Thomas, je la recontra accompagnée d'un jeune garçon de bien frêle apparence, pâle et se traînant avec peine : elle était revêtue d'un jupon et d'un corset de serge noire; sur sa tête, elle avait enroulé sa devançière de même étoffe, qui d'un côté retombait comme un long voile de deuil. Je me rapprochai d'elle; en examinant de plus près cette pêcheuse de coques enveloppée de ces pauvres insignes funèbres, je fus vivement frappé de sa tournure élégante et de l'extrême beauté de ses yeux; plusieurs fois je la revis et la questionnai avec un discret intérêt; mais elle soupçonnait, pleurait, évitait de répondre. Enfin, grâce à mes sollicitations souvent répétées, j'obtins le récit de cette histoire que vous venez de lire.

Elle me quitta en prononçant ces paroles : Dieu l'a voulu !...

FIN.

Mme la comtesse DE LA TOUR-DU-PIN.

en y arrivant, on nous apprit qu'une partie du quartier venait de sauter par le moyen d'une mine, ou d'une bombe placée sous les murailles. Trois étages étaient tombés; par un bonheur particulier, ma compagnie en était sortie quelques heures auparavant et une autre se trouvait dans la rue; quelques zouaves pourtant étaient couchés dans la caserne qui renfermait aussi plusieurs musiciens, italiens en grande partie. On ne connaît pas exactement encore le nombre des morts, mais nous avons beaucoup de blessés (15 au moins); une femme passant alors près de la caserne, fut ensevelie sous les débris d'où elle fut retirée presque morte. Toutes les victimes ne sont pas encore retrouvées. Cette explosion était le signal de la révolution pour ce côté de Rome. Nous continuâmes notre route, la carabine chargée et la baïonnette au canon, vers la caserne St-Calixte pour faire escorte à un capitaine. De là, nous retournâmes sur la place Colonna.

Pendant ce temps, les révolutionnaires se portèrent en grand nombre vers le Capitole, pour y sonner la cloche et soulever par ce signal cette autre partie de Rome; mais ils y trouvèrent des troupes et un combat s'engagea sur le Capitole même. Plusieurs Garibaldiens y furent tués, ainsi qu'un ou deux gendarmes. A la même heure, un maréchal-des-logis de gendarmerie traversant le forum en voiture, reçut un coup de pistolet qui lui brisa l'épine dorsale. Différents combats avaient lieu de divers côtés; on n'entendait partout que fusillades, éclats de bombes, etc. Mais heureusement, toutes nos précautions étaient prises, les troupes étaient dispersées par toute la ville; tous les gendarmes étaient sur pied; on ne recontra que des patrouilles et des cavaliers portant des ordres de tous côtés.

Pendant cette même nuit, 150 garibaldiens s'étaient portés sur la porte St-Paul assez éloignée de la ville. Le factionnaire les arrêta et au moment où le caporal s'avançait pour leur demander le mot d'ordre, ils firent une décharge sur lui et sur le reste du poste (composé de quelques hommes de ligne indigènes). Le caporal fut blessé ainsi qu'un autre homme; les garibaldiens les désarmèrent et s'emparèrent de la porte. C'est en vain qu'ils voulurent l'ouvrir, elle était barricadée.

130 garibaldiens furent faits prisonniers cette nuit-là. On s'empara aussi d'une voiture contenant 35 revolvers, du pain et d'autres munitions. Toute la nuit, on continua les arrestations. Les uns arrivaient avec les menottes qui manquèrent bientôt. On envoya quelques gendarmes en chercher et au moment où ils passèrent devant nous les bras pleins de ces menottes, l'un d'eux me voyant rire aux éclats, se retourna sur moi en disant : *Ecce quanti per il freddo* (Voilà des gants pour le froid). Toutes les prisons sont pleines.

A deux heures du matin, nous quittâmes la place Colonna pour rentrer dans une caserne et y prendre un peu de repos. A trois heures et demie de la même nuit, réveil. A quatre heures, nous étions en route, sous la conduite d'un capitaine de la garde pontificale et d'un capitaine d'état-major, tous deux extrêmement dévoués. Nous allions faire une excursion à St-Paul (hors les murs); notre compagnie était seule. Une partie formait l'avant-garde avec des dragons et des gendarmes, une autre formait le centre et la troisième partie l'arrière-garde. Pendant tout le parcours à travers la ville, on faisait des arrestations, fouillant tous ceux qu'on soupçonnait. Nous trouvâmes sur notre route des torches, des cartouches, des poignards, des capsules de revolvers, des pistolets, etc., cachés dans les murs, sous des pierres, dans les fossés. En arrivant à la porte St-Paul, on fut obligé de faire un long détour pour passer, car elle était barricadée. Le gouvernement en a fait murer deux et barricader plusieurs autres, afin d'avoir des espèces de retranchements en cas d'attaque. Les barricades sont munies de canons; les deux ponts de fil de fer sur le Tibre sont aussi coupés. Hors de la porte, les garibaldiens, (ces pacifiques libérateurs) avaient pillé une maison, cassé les vitres et mis des pierres et des voitures en travers les chemins. Quelques pas plus loin, on rencontra la compagnie de M. Mouton, (dont le digne frère est professeur au collège de Roubaix) qui était en patrouille depuis la veille, avec une forte colonne de gendarmes. Ils ramenaient avec eux des prisonniers, 150 fusils, des cartouches, etc., qu'ils avaient pris. Pour nous, nous continuâmes notre route, battant la campagne, les vignes, les caves, etc. Nous fîmes encore quelques arrestations; après quoi nous rentrâmes dans Rome.

C'est pendant cette nuit de mercredi au jeudi, qu'au-dessus du Ponte-Molle, une compagnie de carabiniers en patrouille, rencontra une bande de Garibaldiens. C'était un groupe de chefs qui ne se voyant pas secondés par les Romains, voulaient quand même entrer à Rome ou mourir; ils avaient descendu le Tibre sur les bateaux mêmes du gouvernement. Ils commencèrent eux-mêmes une charge à la baïonnette; mais les carabiniers les reçurent vigoureusement et leur firent une douzaine de morts; les autres prirent la fuite. Le capitaine des carabiniers reçut huit blessures. Quand les zouaves arrivèrent sur le lieu du combat, tout était fini. C'est dans cette rencontre que les deux frères du député Cairoli furent, l'un tué, l'autre fait prisonnier.

Aujourd'hui jeudi, la ville est plus calme.

Pour extrait : J. REBOUX.

La révolution se dessine en Italie, et l'on peut sans témérité prévoir ou craindre de graves complications à courte échéance.

Le correspondant garibaldien du *Journal des Débats* ne s'y trompe pas lui-même. Il prévoit que Garibaldi pourrait bien aller proclamer à Naples un gouvernement indépendant. Voici comment s'exprime ce correspondant :

On se demande s'il obéira aux ordres du roi en se retirant derrière les lignes italiennes, s'il essaiera d'engager une lutte insensée, ou s'il marchera sur Naples pour y proclamer un gouvernement provisoire et sa propre dictature. Il n'a guère le choix qu'entre ces trois partis.

On a tant permis de choses à ce vieux maniaque de Garibaldi, qu'il a fini par se passer de la permission de tout le monde. Il est entré dans l'Etat pontifical malgré le roi et il pourrait bien aller proclamer la république à Naples contre le roi.

Puisqu'il est convenu que le royaume de Naples a été donné à l'Italie par Garibaldi, nous ne voyons pas pourquoi il n'aurait pas le droit de le reprendre, après avoir prononcé lui-même une séparation de corps et de biens.

Le Piémont ne cause pas au correspondant garibaldien des *Débats* de moindres inquiétudes.

Les Piémontais, dit-il, sont irrités depuis longtemps. L'idée de voir la capitale définitivement fixée à Florence les rend littéralement furieux, et ce qui fait que leur opposition est dangereuse, c'est qu'elle est dirigée par des hommes considérables, sénateurs, députés, et soutenue par un peuple d'une énergie entêtée. On craint aussi des troubles sérieux en Sicile, où il me semble voir qu'il y a un coup monté. La Sicile et le Piémont sont les deux points sérieusement dangereux.

Si Garibaldi reprend Naples, et si les Piémontais se reparaient eux-mêmes, nous ne voyons pas trop ce qui restera au roi d'Italie, si ce n'est la ressource de l'abdication.

Il n'y a qu'un réveil énergique qui puisse conjurer ce désarroi de la maison de Savoie. Au milieu de l'affaiblissement général des hommes d'Etat italiens, au milieu de cet assourissement qui semble annihiler ces faibles cervelles, nous désirons sincèrement, et nous espérons que le roi Victor-Emmanuel aura de la résolution et du courage pour tout le monde.

S'il ne préserve pas l'Italie, en se préservant lui-même, nous n'entrevoions dans l'avenir de ce beau pays que les saturnales socialistes de Mazzini. (Pays).

G. D. CAZEUX.

#### LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE.

On écrit de Toulon, le 2 novembre, au *Midi* :

L'intendance sanitaire de Toulon fait dans ce moment un rude service; continuellement sur pied pour délivrer des patentes de santé aux bâtiments qui partent, ou donner la libre pratique à ceux qui arrivent, elle est obligée de rester en permanence nuit et jour, afin de ne pas faire éprouver le moindre retard, même aux navires qui se présentent à des heures indues.

La frégate cuirassée la *Revanche*, est entrée sur rade à une heure après-midi; à quatre heures du matin, c'était la frégate à vapeur la *Canada*; à 8 heures, le *Labrador*.

A peine arrivés, ces navires ont été accostés aux appointements de Castignau, où ils embarquent en double des vivres, du charbon, du matériel, des munitions, des canons, des hommes et des chevaux.

Le *Mogador* a appareillé la nuit dernière, la *Valoureuse*, emportant 1 million de francs, est partie à dix heures du matin, le *Tarn* partira dans la soirée en emportant 1,800 hommes, et 350 chevaux.

Le *Canada*, arrivé à quatre heures du matin, n'a pas eu le temps d'éteindre ses feux; il repart de suite en ayant à bord M. le général de division Bataille, son état-major, une batterie d'artillerie légère, 400 chasseurs à pied et 106 chevaux.

La *Revanche*, venue de Civita en vingt-six heures, apporte des nouvelles ayant seulement trente heures de date. La première brigade de la division Dumont a occupé Rome le 30 octobre à quatre heures du soir. La seconde brigade assurait les communications entre Rome et Civita, en occupant solidement la voie ferrée.

Les troupes pontificales, ayant évacué la province de Viterbe, s'étaient repliées sur Rome et Civita, en couvrant les avant-postes français à une grande distance; tout était calme, tranquille, et en arrivant de Civita, on paraît étonné de l'activité et des préparatifs extraordinaires que l'on fait à Toulon.

L'escadre italienne n'a pas bougé, la flotte cuirassée française a croisé sur le littoral romain sans rencontrer aucun navire suspect; il y a eu sur mer des temps affreux, mais tout s'est bien passé jusqu'à ce jour. Tous les désastres consistent dans la perte de 8 chevaux enlevés ou tués par un coup de mer à bord du transport la *Seine*.

D'après les dispositions que l'on prend, les 3,000 hommes, les 2,000 chevaux et les 60 pièces d'artillerie campés dans ce moment sur les glaces de Toulon seront partis pour Civita dans moins de quarante-huit heures.

La frégate cuirassée la *Magnanime*, partie de Cherbourg en même temps que

la *Valoureuse*, n'a pas encore paru; on croit qu'elle est allée rallier l'amiral de Gueydon à Civita.

Midi.

« Dernières nouvelles. — La flotte cuirassée, masquée par la brume, a paru tout à coup en vue du cap Sepet. Une heure après, les trois divisions navales étaient accostées aux ponts de Castignau, faisant en hâte leurs approvisionnements, afin de pouvoir repartir dans le plus bref délai. 6 h. du soir.

« L'escadre cuirassée ne part plus. « Les navires de transport suffiront pour emporter la division Bataille.

« Le 6<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied est déjà en route pour Civita. « Le 19<sup>e</sup> de ligne s'est embarqué à trois heures.

« Le vaisseau l'*Intrépide*, arrivant de Civita, est signalé venant au mouillage.

« Le 33<sup>e</sup> embarque demain matin.

« On signale à cinq lieues un grand transport venant en mouillage, mais l'obscurité empêche de reconnaître son numéro.

« La corvette à vapeur le *Canton* est arrivée de Civita à cinq heures du soir. »

On lit dans la *Presse* :

« On dit que deux divisions de la garde impériale, infanterie, cavalerie et artillerie, sont désignées pour faire partie du corps expéditionnaire à Rome, et que l'une d'elles s'apprête à partir pour Toulon. »

— E. Bauer.

On lit dans l'*Echo de la Mayenne* :

« Indépendamment des mesures déjà prises pour faire rentrer à leurs corps les militaires en congé appartenant aux 4<sup>e</sup>, 8<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup>, 34<sup>e</sup>, 36<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup>, 38<sup>e</sup>, 56<sup>e</sup>, 66<sup>e</sup> et 76<sup>e</sup> de ligne, de nouveaux ordres ont été donnés pour faire rejoindre, dans les mêmes conditions, les officiers et hommes de troupe qui font partie des 1<sup>er</sup>, 29<sup>e</sup>, 59<sup>e</sup>, 80<sup>e</sup> régiments d'infanterie, 2<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>, bataillons de chasseurs à pied. »

On écrit de Cherbourg, le 31 octobre, au *Sicde* :

« La levée permanente des marins est rétablie depuis hier dans tous les quartiers de l'inscription maritime. La plus grande activité règne dans l'arsenal militaire, où de nombreux ouvriers supplémentaires ont été engagés; on presse surtout l'armement des batteries flottantes cuirassées *Foudroyante*, *Protectrice* et *Embuscade*; les commandements de ces navires sont confiés à MM. les capitaines de frégate Le Cardinal, de Vautré et de Laporte. »

On lit dans le *Saut public*, de Lyon :

« Les transports de troupes sur le Midi ont entièrement cessé, du moins pour la partie du chemin de fer qui va de Lyon à la Méditerranée. Il en est autrement pour la partie Paris-Lyon sur laquelle le matériel est commandé pour le transport des troupes à destination de l'armée de Lyon. »

#### CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE du Journal de Roubaix

Paris, 3 novembre.

Il est évident que le gouvernement français avait repoussé la proposition d'intervention commune présentée par le cabinet de Florence, et c'est contre son gré que les troupes italiennes sont entrées sur le territoire pontifical. S'il nous était resté quelque doute à ce sujet, il serait dissipé par la note que publie ce matin le *Moniteur*. C'est une protestation formelle contre les actes du gouvernement italien; mais rien de plus.

Il suffit de rapprocher les deux dépêches de M. de Moustier et du général Menabrea pour avoir une idée exacte de la situation respective de la France et de l'Italie. Nous devons tout d'abord écarter la supposition d'un accord secret, quoique certaines gens persistent à y croire. Les notes échangées sont aigres-douces : on sent de part et d'autre l'irritation, et du côté de l'Italie une arrière-pensée. La France a déclaré que, sans aucune amitié contre l'Italie, elle intervenait pour maintenir la tranquillité du pouvoir temporel. L'Italie répond : Votre intervention était inutile puisque les troupes pontificales étaient victorieuses; nous avons le même droit que vous, et nous en usons pour nous trouver sur pied de l'égalité avec vous; nous intervenons sans une pensée d'hostilité contre la France. Dans sa dernière note, la France réplique : Notre intervention à nous est légale; la votre est une violation du droit des gens, et nous n'approuverons jamais votre conduite.

Le gouvernement français pourtant ne rompt pas avec l'Italie; M. Nigra n'a ni reçu, ni demandé ses passeports. Il a tant fait pour l'Italie qu'il ne veut pas voir en elle une ennemie. Et l'on dit que la sécurité personnelle du Saint-Père une fois assurée par la présence de nos troupes, il va saisir diplomatiquement l'Europe de la question romaine en provoquant la réunion d'un Congrès. La France peut compter sur l'adhésion de l'Autriche, de l'Espagne et du Portugal; celle des autres puissances est douteuse. Puisque la France s'est chargée de la garde du Pape jusqu'à présent, qu'elle continue, nous n'avons rien à y voir. Voilà peut-être ce que répondront les autres puissances.

En attendant le résultat de cette campagne diplomatique, nous ne savons ce qui va se passer en Italie. Garibaldi se fortifie à Monte Rondo; il a arboré le drapeau italien, il a avec lui des soldats de l'armée régulière. Or, l'armée française ne peut pas s'accommoder de ce voisinage et Garibaldi ne cache pas son désir de chasser l'armée française. Une lutte nous paraît

donc inévitable; et nous craignons que l'armée régulière ne vienne renforcer les volontaires; alors le conflit éclaterait bien réellement entre les deux armées qui combattent ensemble en 1859.

Il nous faut aussi nous préoccuper des dispositions de la Prusse. Elles ne nous

étaient plus déjà aussi favorables que il y a deux ou trois semaines et l'on se demande pourquoi M. de Bismark aurait appelé sous les drapeaux les soldats de la réserve. La diplomatie italienne se remue beaucoup à Berlin et à Londres pour obtenir une intervention des deux puissances dans les affaires d'Italie.

Je signalerai à votre attention la correspondance de Rome que publie ce matin le *Moniteur* et surtout les quelques lignes dont le *Journal officiel* l'accompagne : « A l'heure où nous publions ces détails, l'honneur de garder la personne du Saint-Père est partagé par l'armée française. » Cette déclaration est caractéristique; le gouvernement impérial a voulu conquérir un honneur dont il s'était volontairement privé en signant la convention.

On peut espérer encore une conciliation. Le général La Marmora est arrivé ce matin et a été reçu à neuf heures par l'Empereur.

C'est aujourd'hui que l'Empereur d'Autriche a quitté Paris : il s'est rendu à Compiègne d'où il partira demain pour retourner à Vienne. Nul doute que l'accueil fait à ce prince par la population ne contribue à rendre plus intimes les relations des deux cours.

François-Joseph a nommé Napoléon III colonel-titulaire d'un régiment de cavalerie autrichien.

Le *Moniteur* publie ce matin le décret qui nomme M. Bouillier directeur de l'Ecole normale en remplacement de M. Nisard, l'inventeur des deux morales. Ce soir a lieu la rentrée de tous les élèves de l'Ecole.

Ce soir a lieu la clôture définitive de l'Exposition, qui pendant sept mois aura offert au monde le spectacle instructif de toutes les grandeurs et de toutes les faiblesses humaines. La recette des trois derniers jours a été médiocre relativement à celle de la dernière semaine d'octobre. Hier, il n'y avait presque personne. Le temps était magnifique, contrairement à l'habitude et la population parisienne s'était portée en foule vers les cimetières. Des fleurs et des couronnes d'immortelles ont été déposées sur les tombes de Manin et de Cavaignac. On assure qu'il a été opéré des arrestations : le *Sicde* prétend qu'elles ont été faites par des agents en bourgeois.

La Gymnase donne demain la première représentation du *Roman d'une honnête femme* par M. Th. Barrière et Mme de Prébois.

CH. CANOT.

Paris, 4 novembre.

Il n'a rien transpiré de la mission du général La Marmora qui a été reçu hier par l'Empereur. On dit que le général est venu pour exposer à l'Empereur l'impossibilité absolue où se trouve le gouvernement italien de renouveau le coup de force d'Aspromonte sans mettre en péril l'existence même de la royauté. On cherche en vain quelle transaction pourrait être acceptée à la fois par la France et l'Italie.

Le seul bruit que j'ai recueilli ou du moins qui mérite d'être reproduit, c'est celui d'après lequel le corps expéditionnaire français en Italie serait porté à environ 50,000 hommes. Jusqu'à la confirmation officielle de cette nouvelle nous aurons le droit de la croire inexacte : elle serait en effet de la plus haute gravité. Evidemment l'armée française n'a pas été envoyée à Rome uniquement pour combattre les 4,000 volontaires que Garibaldi a pu réunir sous ses ordres; on a voulu parer d'avance à toute éventualité dont la moins grave était l'augmentation des forces des envahisseurs. Mais si le corps se trouve porté au chiffre élevé dont on parle, c'est que dès à présent on prend ses précautions pour le cas où le gouvernement italien essaierait un nouveau Castelfidardo, pour le cas où la France et l'Italie se trouveraient en guerre. On va plus loin; on dit que la présence de cette armée suffirait pour faire perdre à l'Italie toute velléité de s'allier à la Prusse contre nous. Avant d'avoir pu nuire, elle serait domptée.

Voilà certes de désagréables suppositions; je les enregistre sans vous engager à y ajouter la moindre créance.

On a appris seulement vers trois heures que les troupes pontificales, appuyées par les troupes françaises avaient attaqué Monte-Rondo. Comme il était facile de le prévoir, les garibaldiens ont été vaincus, obligés de se retirer et Garibaldi a été désarmé par les troupes italiennes. En même temps on apprend que les bandes qui devaient se former sous le commandement de Nicotera se sont dissipées d'elles-mêmes.

Il n'y a donc plus de bandes révolutionnaires sur le territoire pontifical. La situation se simplifie : Suivant les uns la question romaine n'est plus maintenant que du ressort de la diplomatie; selon les autres un conflit est inévitable entre les troupes italiennes et les pontificaux; et ils appuient leur opinion sur l'envoi continué de troupes à Civita Vecchia.

Vous pourrez constater par la lecture de nos journaux que la circulaire de M. de Moustier a été bien diversement appréciée : de deux organes du parti catholique, l'un y voit une menace très-nette à l'égard de l'Italie, l'autre un aveu d'impuissance et de résignation.

Je crois pouvoir maintenir l'appréciation